

des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles. Compte tenu de l'importance de l'ouvrage initial, de la pertinence et de la richesse de l'introduction historiographique et de l'apparat critique, cette réédition surpasse l'original en qualité, et l'on ne peut qu'attendre avec impatience la suite des publications de la *Bibliotheca cumontiana*. David COLLING

Nicole BELAYCHE & Yves LEHMANN (Ed.), *Religions de Rome. Dans le sillage des travaux de Robert Schilling*. Turnhout, Brepols, 2017. 1 vol. broché 15,6 x 23,4 cm, IV-329 p. (RECHERCHES SUR LES RHÉTORIQUES RELIGIEUSES, 21). Prix : 75 € (hors taxes). ISBN 978-2-503-56933-8.

Cet ouvrage, issu d'un colloque, constitue un hommage posthume à Robert Schilling, professeur à l'Université de Strasbourg et à l'École Pratique des Hautes Études, spécialiste des religions de Rome, à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance. Le volume s'ouvre par un rappel de ses activités à l'EPHE, où il occupa la chaire « Religions de Rome » (J. Scheid), un aperçu de son apport à l'étude de la religion romaine (Y. Lehmann) et une évocation de sa figure en tant que latiniste et humaniste (G. Freyburger). Les contributions qui suivent sont réparties en quatre sections. La première porte sur les « faits ou phénomènes religieux romains ». Après une évocation de l'excellente formation qu'il reçut de R. Schilling, J. Scheid reprend le dossier des modalités de l'action de Vénus, déesse qui exerçait « le pouvoir contraignant qui est celui de Jupiter ». Si la recherche du savant alsacien reste fondamentale en la matière, il est possible de l'approfondir, en se penchant sur les raisons qui ont pu pousser les *imperatores* du I<sup>er</sup> s. av. n.è. à chercher le patronage de Vénus : leur attachement à cette déesse, montre J. Scheid, « au-delà de la filiation troyenne de Rome et des *Iulii*, est sans doute dû au pouvoir particulier de cette déesse. Par une action décidée et confiante, elle soumet toute résistance. À travers elle, c'est Jupiter qui agit, en quelque sorte » (p. 25-26). V. Pirenne-Delforge et G. Pironti montrent que, si les références de Schilling à l'Aphrodite grecque sont liées à sa volonté – tout à fait louable – d'en détacher la Vénus romaine, elles sont aussi profondément marquées par les représentations de la déesse grecque qui avaient cours à son époque : il en ressort une « vision biaisée et caricaturale du système religieux des Grecs et de leur déesse, tout en frivolité et en légèreté » (p. 29). Elles examinent ensuite le rapport entre la fête athénienne des Arrhéphories et la Vénus des jardins ; les relations d'Aphrodite et de Vénus avec le pouvoir et la souveraineté, dans leur contexte spécifique ; l'intervention d'Auguste sur l'agora d'Athènes en lien avec l'idéologie des origines de Rome. À la suite de l'article fondateur de R. Schilling sur Janus, N. Belayche s'intéresse au nom même de ce dieu, en tant qu'expression de son identité théologique. Le nom et les épicleses de Janus, tels que les reflètent les rites, les réflexions des Anciens et les images, renvoient à des temporalités « historiques » variées : celles des origines préurbaines et royales ; le temps des fondations par Romulus ; le temps du quotidien des Romains et enfin, une temporalité davantage spéculative et « métaphysique », « qui situe Janus dans une dimension cosmique ». Cette réflexion sur les noms et épicleses d'un dieu romain ouvre et explore des pistes méthodologiques fondamentales et novatrices pour l'étude des dieux romains. J.-M. André propose un article sur l'évolution des *ludi* romains, entre religion, idéo-

logie et encadrement juridique. D. Briquel rappelle en quoi l'analyse que fit R. Schilling du passage des *Fastes* d'Ovide relatif à l'institution des *Lupercalia* garde toute sa pertinence. Si le vainqueur apparent de la course contre les voleurs de bétail fut Remus, ce dernier, en mangeant, dans la foulée, les *exta*, c'est-à-dire la part de la victime revenant aux dieux, commit un acte sacrilège ; « ce geste de Rémus contient donc en germe sa future défaite ». D. Briquel poursuit en complétant l'analyse du savant strasbourgeois par des considérations sur la manducation des *exta* (qui ne peut être réduite, dans tous les cas connus, à un acte sacrilège) d'une part ; sur le rôle charnière qu'occupe cet épisode dans le récit de l'enfance et de la jeunesse de Romulus et de Rémus d'autre part ; et enfin sur la thématique des jumeaux en lien avec une faute portant sur la nourriture, telle qu'on peut l'observer pour Romulus et Rémus mais aussi pour les deux jumeaux bibliques Jacob et Esaü. Il est naturel, dans un volume d'hommage consacré à R. Schilling, auteur de la remarquable édition des *Fastes* d'Ovide dans la Collection des Universités de France, de trouver des études portant sur cette œuvre majeure. Ch. Guittard relit les *Fastes* à la lumière des travaux du savant, en se demandant notamment « quel historien du calendrier fut R. Schilling ». Dans la deuxième partie, consacrée aux « littératures et religions dans l'antiquité romaine et chrétienne », M. Pfaff-Reydellet présente quant à elle l'héritage de R. Schilling, qui nous invite à « prendre au sérieux le poète des *Fastes* ». À la suite des analyses du savant qui a démonté les préjugés frappant cette œuvre à son époque, l'auteure explore certaines « inconséquences » du poème (à propos de la déesse Carna ou des ides de mars), avant de se demander si un récit forgé par le poète peut prétendre au statut de mythe. Elle affronte ensuite les présupposés qui peuvent, aujourd'hui, entraver la lecture des *Fastes* (« l'ironie n'est pas la seule clé de lecture ») et souligne l'importance que revêt toujours la démarche de R. Schilling, soucieux de ne pas simplifier le texte et de tenir compte de ses « dissonances ». « La *leuitas* d'Ovide n'empêche nullement sa profondeur, comme l'a bien compris R. Schilling » (p. 119). C. Notter se penche sur les références à la déesse Vénus dans les *Épigrammes* de Martial. Si la déesse est largement présente dans des poèmes à connotation grivoise, elle figure aussi dans les épigrammes en tant que divinité présidant au mariage ou tutélaire de la famille impériale. A. Molinier Arbo propose des réflexions sur le titre *Pius* de Commode à partir d'un passage de l'*Histoire Auguste*. F. Chapot analyse les enjeux et la signification du *propempticon* (*carm.* 17) de Paulin de Nole. Ce poème de bon voyage qu'il adresse à son ami évêque de Rémésiania (en Serbie) s'inscrit certes dans la tradition romaine du récit de voyage (qui forme un « lieu d'expression de l'identité romaine du voyageur ») mais s'accompagne aussi d'une appropriation chrétienne non seulement de l'espace mais aussi du temps. La troisième partie, « religion et philosophie dans le monde gréco-romain », s'ouvre par des réflexions d'Y. Lehmann sur l'eschatologie virgilienne. C. Merckel se penche ensuite sur des aspects de la théologie de Sénèque, « un stoïcisme paradoxal », entre « raison et émotion religieuse ». Fr. Heim s'intéresse au culte solaire en tant que « chemin vers le christianisme ». La quatrième partie, portant sur la survivance des dieux antiques dans les littératures européennes des Temps modernes, ne contient qu'un article, sur les dieux romains dans la poésie de l'Alsacien Jacob Balde (E. Lefèvre). Dans la dernière section est publié un article inédit de R. Schilling et G. Freyburger, sur la « religion romaine de Vénus sous l'Empire », terminé en 1986 et

qui aurait dû paraître dans l'*ANRW*. Il est suivi d'une bibliographie des études relatives à ce thème, parues depuis 1986. Ce volume met utilement en lumière les nombreux acquis des recherches et de la méthode mise en œuvre par R. Schilling mais aussi la richesse des pistes que celles-ci ont ouvertes. Index des noms propres et des notions.

Françoise VAN HAEPEREN

Lorenzo FABBRI, *Il papavero da oppio nella cultura e nella religione romana*. Firenze, Leo S. Olschki editore, 2017. 1 vol. broché 17 x 24 cm, XII-398 p., 16 pl. coul. (BIBLIOTECA DELL'« ARCHIVUM ROMANICUM », SERIE I: STORIA, LETTERATURA, PALEOGRAFIA, 469). Prix : 34 €. ISBN 978-8-822-2650-74.

Quando si tratta dell'utilizzo di sostanze psicotrope, una cosa è certa: non è facile trovare un lavoro che approcci un simile tema non solo con un'adeguata perizia farmacologica, ma anche senza voler trovare ad ogni costo segni di edonismo e tossicodipendenza nel mondo antico e imputare quasi univocamente alle sostanze stupefacenti (e, in quanto tali, psicostimolanti e spesso allucinogene) l'efficacia delle pratiche oracolari, mantiche, misteriche e iniziatiche. Il volume qui recensito, frutto della tesi di dottorato dell'autore, è proprio uno di quei rari lavori che dimostrano, nell'analisi delle fonti letterarie così come iconografiche, la necessaria cautela e circospezione metodologica. Una breve introduzione (p. 1-7) raccoglie la descrizione delle caratteristiche botanico-morfologiche del papavero e i metodi di produzione e raccolta dell'oppio. La famiglia delle *Papaveraceae* comprende ben 23 generi e più di 450 specie, di cui solo tre sono le specie che interessano da vicino questo lavoro: il rosolaccio o papavero comune (*papaver rhoeas*), molto noto per la sua presenza color rosso acceso nei campi di grano, il papavero da oppio (*papaver somniferum*, nelle sue tre varietà *nigrum*, *album* e *abnormale*) e la varietà selvatica di quest'ultimo (ovvero il *papaver setigerum*). Il lattice prodotto dal papavero vanta la concentrazione di un altissimo numero di alcaloidi (circa 170), ma solo il papavero da oppio coltivato e, in minor grado, la sua varietà selvatica contengono la tebaina, la codeina, la papaverina, la narceina, la noscapina e, soprattutto, la morfina (presente nell'oppio grezzo nella quantità di quasi il 10%), che rappresenta il maggior responsabile degli effetti analgesici ed euforizzanti dell'oppio. Il volume è diviso in due sezioni, di cui la prima fornisce alcune coordinate principali sulla presenza del papavero e dell'oppio nella cultura romana (p. 9-30), così come documentata fra gli altri da Catone il Vecchio, Varrone, Orazio, Apicio, Columella, Dioscoride, Scribonio Largo (il primo autore latino ad attestare il termine *opium*), Plinio il Vecchio, Petronio, Plutarco, Celso, Galeno, Festo e Servio. I citati autori documentano sia l'uso culinario dei semi del papavero (una vera prelibatezza nella preparazione di vari dolci, specie in combinazione con il miele), sia quello terapeutico del suo lattice (dalle conosciute proprietà medicinali, sonnifere, ma anche venefiche), sia infine quello – di gran lunga meno noto – nel campo tessile (per lo sbiancamento delle vesti) e cosmetico (quale tonico antirughe ad azione lenitiva). Segue un caso studio (p. 31-41) dedicato all'uso (ed abuso) a scopo voluttuario dell'oppio, in cui si sottolinea tutta la fragilità di quegli indizi portati a favore della presunta dipendenza da parte dell'imperatore Marco Aurelio, spesso dipinto dalla storiografia come un oppiomane smanioso di alleviare i